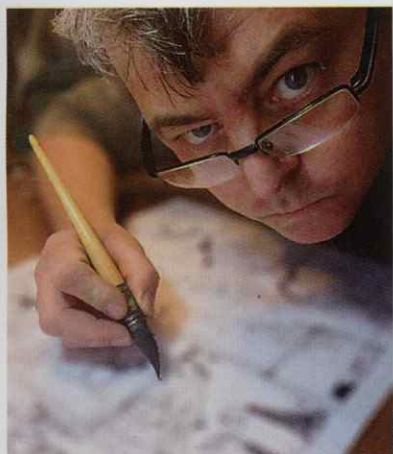


Avec Les Godillots, Marko a trouvé sa route

Armé de crayons et d'humour, Marc Armspach revisite la Première Guerre mondiale. Une exposition pédagogique accompagne son travail. Elle est présentée au Printemps du livre.



Marc Armspach, alias Marko, est un adepte d'un travail rigoureux, mais aussi plein d'humour.

Entretien

Marc Armspach, dit Marko, dessinateur né à Bordeaux en 1969.

Une exposition sur Les Godillots est présentée au Printemps. A-t-elle été créée spécialement pour ce salon ?

Non. Elle est née il y a six ans, dès la création du premier tome des *Godillots*. Cette expo d'une quinzaine de panneaux fait partie d'un projet global et pédagogique sur la bande dessinée. On y explique les étapes de sa conception, la façon dont je dessine et dont Olier (Olivier Gilleron) écrit, les personnages, etc. C'est un support ludique et très pratique dont je me sers quand j'interviens dans les établissements scolaires. Lors des dédicaces également. Deux jeux tournent partout en France.

Comment est-ce qu'on passe de Babar à la Première Guerre mondiale ?

J'ai travaillé sur la série *Babar*, aux Studios Ellipse, à Paris. J'avais 20 ans quand j'y suis entré. Depuis, j'ai monté pas mal de projets, en particulier avec Olier. Quant à la Première Guerre mondiale, c'est un thème que j'avais en attente. J'ai profité d'un moment de creux pour l'explorer. L'Histoire m'intéresse. Mon père est Alsacien. Mais je n'ai pu collecter aucun récit familial. Ce sont des choses douloureuses que les gens n'aiment pas remuer. Et puis, l'ancien qui racontait

son Verdun, c'était pénible. Le seul souvenir que possède ma famille est un tournevis fabriqué avec une baïonnette.

Pourquoi avez-vous choisi de raconter la vie des soldats en dehors des combats ?

Tardi était déjà passé par là ! Il fallait trouver autre chose. Il y a beaucoup à raconter sur « l'arrière ». La vie des soldats n'était pas faite que d'assauts et de bombardements. Il y avait aussi d'interminables moments d'attente ou de convalescence.

Vous êtes pointus sur les décors, les vêtements, etc.

Comment travaillez-vous ?

Dès que je me suis mis d'accord sur un thème avec Olier, je commence à chercher de la documentation. Ça passe par des voyages et des rencontres. J'ai aussi un tas de publications sous la main : *De la petite patrie à la grande patrie*, éditée aux PUF, *La guerre des crayons*, *Les mémoires de Raymond Poincaré*, le catalogue *Manufrance*. C'est très varié. Ce sont des déclencheurs d'anecdotes. Je ne suis pas un historien mais je veux être hypercarré. Un connaisseur reconnaîtra le type d'avion que j'ai dessiné. Je ne veux pas me faire alpaguer par les passionnés. Pour l'instant, ça se passe bien !

Vous faites appel à des spécialistes...

Oui, à des amateurs éclairés, comme Éric Mansuy. À des historiens de la Grande Guerre aussi, comme Jean-Yves Le Naour. Le but est simple : *Les Godillots* doivent pouvoir être lus par un maximum de gens, mordus de cette époque, ou pas.

Vous parlez de rencontres tout à l'heure. Quelques exemples ?

Une descendante d'Alexis Godillot m'a contacté un jour. Son aïeul est le manufacturier qui a donné son nom aux brodequins militaires. On m'offre des habits, des disques, etc. Pour le tome IV, je me suis rendu au fort de Vaux, près de Verdun. Un général à la retraite m'y a dirigé vers M. et Mme Durup. Il se trouve que le sous-lieutenant Durup était impliqué dans l'histoire des oreilles coupées dont on avait parlé dans le Tome II !



Une planche tirée de la bande dessinée « Les Godillots ».

On a parfois pensé inventer des histoires qui se sont réellement produites. Ça pousse à être encore plus rigoureux.

L'humour est indissociable des Godillots. C'est un ton peu courant pour la Première Guerre mondiale.

Autant la Seconde Guerre mondiale a donné lieu à des choses drôles (films, etc.), autant la Première a coulé une chape de plomb. Notre BD court sur le fil du rasoir entre réalisme, sérieux et humour. Ce ton décalé est un exercice exigeant. On fait aussi attention au langage. On distille un peu de dialectes régionaux, très

présents à l'époque : il faut que ça reste compréhensible. Quant à la vulgarité, on reste « prudent ». On ne peut pas être fidèle à la réalité. Il y a beaucoup d'ados qui nous lisent. Et puis, ça n'aurait pas forcément servi l'histoire.

Vos origines alsaciennes vous ont-elles rendu plutôt pro français ou pro allemand ?

Aucun des deux ! On fuit la récupération. Après le Tome I, j'ai senti des tentatives de rattrapage national. Du coup, dans le Tome II, les Allemands ont le beau rôle. Il faut faire attention à tout cela. Surtout en ce moment avec la tendance au repli sur soi.



Godillots-Marko-Olier-Bamboo



©Les Godillots-Marko-Olier-Bamboo

Godillots-Marko-Olier-Bamboo

Bourru, Breton baraqué dès le Tome I.

« Notre BD court sur le fil du rasoir, entre réalisme, sérieux et humour. »